

SAINT GEOIRE AU TRAVAIL

Avertissement

"Dans les pages suivantes, je vais essayer de présenter un tableau des activités qui faisaient la vie de St Geoire à l'époque de ma jeunesse, entre les années 30 et 45. Cette revue des métiers, basée sur des souvenirs personnels, peut ne pas être absolument complète ; elle a été renforcée, ici et là, à l'aide de renseignements fournis par des personnes qui ont connu les gens, les lieux ou les événements ; elle pourra être utilement comparée à d'autres souvenirs contenus dans ce recueil. De même, ces dates de 1930 à 1945 ne sont pas limitatives : tel métier, tel commerce a pu naître, se développer, se transformer, disparaître, être remplacé, avant et après ces deux dates. Il s'agit donc ici d'une tranche de la vie saint geoirienne, avec parfois des antécédents ou des prolongements, ces derniers nous amenant, dans certains cas, jusqu'à la période actuelle. Une chose, en général, est restée assez stable : les lieux où ces activités se sont exercées. C'est pour cette raison que l'évocation que vous allez lire est faite selon un ordre géographique et par référence aux habitations et aux occupants actuels, pour faciliter le repérage aux non-saint geoiriens!"

x-x-x-x-x-x-x

En tête de liste d'après ce classement, l'hôpital, puisqu'il est le premier établissement à l'entrée du village, côté Plampalais. Certes, il s'agit ici d'une activité collective et non d'un métier individuel, mais il a recueilli tant de vieux Saint Geoiriens qu'il mérite bien d'être cité dans ce panorama consacré au souvenir. Inauguré en 1910, il a d'abord été un simple Hospice de Vieillards, sans service médical proprement dit. Il était dirigé par une religieuse que l'on appelait "ma mère", de la Congrégation du Saint Rosaire -plus simplement pour tout le monde, les Soeurs du Rosaire, dont une petite équipe assurait les soins. Progressivement, à partir des années 50, un personnel de service civil a été introduit, composé de jeunes filles et de femmes du pays qui trouvaient là une embauche appréciée. L'établissement, agrandi à plusieurs reprises, modernisé, "humanisé", passé en Juin 1981 sous une direction et avec un personnel entièrement civils, est devenu "Hôpital rural", puis "Hôpital local" et compte actuellement 161 lits. Il y avait déjà à l'origine des chambres particulières, mais nous sommes encore nombreux à nous rappeler les salles communes propres aux hôpitaux d'autrefois, peu propices à l'intimité, avec leurs alignements de lits qui recevaient vieillards et malades aux revenus plus que modestes, en ces années où l'on était encore loin de la retraite à 60 ans...

A l'autre bout de la vie, si l'on peut dire, et presque en face de l'hôpital, sur le chemin conduisant aux châteaux de la Rochette et de Clermont, dans la maison occupée maintenant par Reine et Maurice Blusset, était installée une sage-femme. A la campagne, les futures mères utilisaient rarement les maternités des villes, elles allaient "chez l'accoucheuse". Que de Saint-Geoiriens et de Saint-Geoiriennes cette brave Madame Falque n'a-t-elle pas aidés à venir au monde ! Je la revois encore sur son grand vélo, et son panier-sacoche noir sur son porte-bagages ! (que voulez-vous, c'est l'image insolite que je garde de cette femme dont on ne parlait qu'à mots couverts devant les enfants...)

Du même côté que l'hôpital, et face à la quincaillerie Pégoud, Monsieur Primard était maréchal-ferrant. Le "travail", sorte de double portique en bois qui maintient les boeufs et les chevaux pendant qu'on les ferre, est resté en place un certain temps après qu'il a eu cessé son activité.

Toujours du même côté de la route, au niveau du café actuel, Monsieur Bonnard-Lapierre était cordonnier. Nous en trouverons quelques autres et Monsieur Auguste Cleyet-Merle, dont les 95 ans conservaient une excellente mémoire, nous disait qu'il avait connu une époque où il y avait 17 cordonniers à St Geoire.

Ce café, maintenant Mâchon du Lavoir, était tenu par Mme Delphin, dont le mari était charron. Cet artisanat a été prospère à l'époque où les agriculteurs étaient nombreux et où il fallait non seulement fabriquer mais aussi entretenir et réparer chars, charrettes et charretons. Lorsqu'il montait les roues de bois à rayons, cerclées de fer, Monsieur Delphin les faisait tremper dans le bassin du lavoir de Plampalais. Les ménagères étaient prévenues quelques jours avant, pour qu'elles ne lavent pas leur linge ce jour-là. Petit détail, mais qui montre la dépendance amicale qui régnait entre les gens d'un même quartier... L'arrivée des tracteurs entraîna peu à peu l'arrêt de la fabrication des lourds chars à quatre roues à bandage métallique. Maintenant dans les fêtes paysannes folkloriques de l'été, une démonstration de montage de roue à rayons par cerclage au feu est une attraction qui attire un public étonné ou nostalgique, selon l'âge... Pour sa part, Marius Delphin, qui avait pris la succession de son père -lui-même entré dans l'atelier paternel à 16 ans- a cessé la charronnerie vers 1948, pour se tourner vers la fabrication de bennes et remorques à roues pneumatiques, avant de monter une entreprise de métallerie-serrurerie près de la quincaillerie Pégoud. Les roues du premier char à pneus proviennent de la voiture de Mr Merle, boucher.

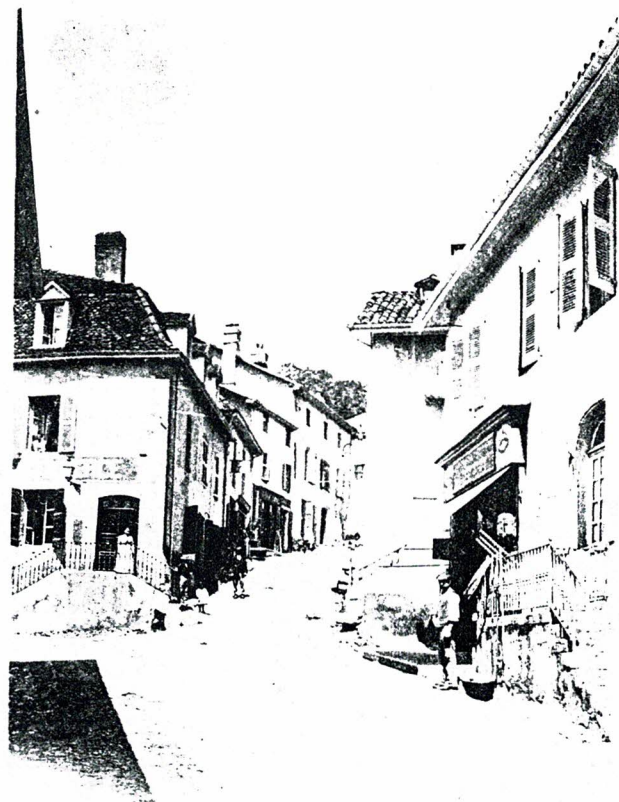


J. Perrin, Tahacs, St-Geoire-en-Valdaine (Isère)

ST-GEOIRE-en-VALDAINE (Isère). - La Place de la Bascule



J. Perrin, tabac, St-Geoire-en-Valdaine



J. Perrin, tabac, St-Geoire-en-Valdaine

En nous dirigeant vers le chemin des Trois Pierres, la première des deux maisons à gauche avant la descente était celle du père Guiboud-Ribaud (vu notre âge, il suffisait d'avoir 40 ans et peut-être moins, pour être le Père Untel...). Il était à la fois tonnelier et fossoyeur. Mais, si je me souviens de sa deuxième activité parce qu'il était présent au cimetière à chaque enterrement, par contre, je n'ai aucune idée de son métier principal, qui n'a d'ailleurs plus beaucoup de représentants dans notre région. Dans la même maison, la porte à côté était celle de Mr Louis Giroud-Garampon ; venu, après la mort de sa femme, de Consuoz où il était cultivateur, il confectionnait des paniers.

Au bas de la descente, à droite, dans l'angle de deux maisons, encore deux métiers du passé : le père Pichiotino était vitrier et surtout rétameur (on disait : tamagnard). En a-t-il rajeuni des cuillères et des fourchettes, sans parler des fonds de casseroles et des bassines dont il bouchait les trous !

Nous atteignons maintenant le haut du bourg. La maison dont l'entrée surélevée est précédée d'un escalier était celle d'un marchand de chaussures et cordonnier, Monsieur Chollat-Namy, qui fut maire de St Geoire avant la guerre et pendant l'occupation.

Dans l'actuelle rue du 19 mars 1962, les religieuses du Rosaire occupent toujours le bâtiment où celles de l'époque dirigeaient un "ouvroir" ; l'année après le certificat d'études, les jeunes filles peu douées pour "les études" (ce qui signifiait souvent alors obtenir le Brevet Élémentaire d'ailleurs très coté) ou plus souvent encore, celles qui venaient de familles aux revenus trop modestes, passaient pour une somme modique une année, parfois deux, chez "les soeurs". Elles y apprenaient à coudre, à raccommoder, à broder, à confectionner un trousseau et recevaient quelques rudiments d'économie domestique et de comptabilité. Travail le matin et l'après-midi, en suivant le rythme de l'année scolaire. J'y suis, pour ma part, restée un an et nous sommes encore plusieurs à St Geoire à échanger des souvenirs sur ce passage à l'ouvroir. En voulez-vous un exemple ... pas très catholique ? Le matin, à 9 heures, Mère Florentine disait l'office en notre présence, devant une statue de la Sainte Vierge. Déjà nous nous pousions du coude en entendant, prononcée avec des "r" bien roulés, l'exhortation : "Courage mon âme, car le temps passe et l'éternité approche !". Soeur Marie Edmond, la cuisinière, venait peler ses pommes de terre tout en disant les prières. Et Soeur Colette, notre professeur de couture, était avec nous qui continuions notre travail. Théoriquement, en silence. En réalité, il y avait parfois des distractions. L'une d'entre nous (décédée ; je ne lui porte pas préjudice par ces révélations...) n'allait-elle pas, profitant du "ronron" pieux des trois soeurs, jusqu'à marmotter, en prenant une voix très "rustique" et en feignant de s'adresser à une paire de boeufs imaginaires : "Parpaillon... Pilon... allons !". Nous contenions avec peine un fou-rire.

Une autre fois, nous fûmes si sottes que Soeur Colette nous quitta, se retira à l'étage où, pour nous faire pardonner, nous dûmes monter à genoux en la suppliant et en lui promettant .. que nous ne recommencerions pas. Promesse aussi bien tenue que celle de ne pas descendre dans le petit ruisseau de la Bonté, dont l'eau actionnait la roue de la taillanderie des frères Boulogne, qui ne fonctionnait d'ailleurs plus en 1930. Ils fabriquaient des outils agricoles manuels, pelles, pioches, haches etc.. Une grande roue à aubes entraînait le marteau-pilon et les autres machines nécessaires à la fabrication des outils. Le père fut tué par l'éclatement d'une meule, ce qui perturba beaucoup l'entreprise familiale.

Quelques années plus tard, l'ouvroir fut transformé en un cours ménager où, sous la direction de soeur Marie-Renée, les jeunes filles apprenaient à faire la cuisine et s'initiaient à la comptabilité et à l'économie domestique. Quelques années encore, et après des transformations successives, l'établissement est devenu le LEPPAR (lycée d'enseignement professionnel privé agricole rural).

A la suite de l'ouvroir, il y avait l'entrepôt-herboristerie du Père Genton, à qui nous avons joué aussi plus d'un tour et que Claude Mottin a fait revivre de façon savoureuse. Il mettait ses fleurs à sécher sous "le préau des soeurs" et nous n'étions pas très gentilles car nous nous amusions à cache-cache derrière ses sacs, et même à sauter dessus en écrasant les fleurs...

Un peu plus loin, sous le château de Clermont, les bâtiments qui abritent maintenant l'école maternelle, étaient alors ceux de la gendarmerie (transférée à la sortie de St Geoire sur la route de Voiron en 1977). Face à la gendarmerie, dans une maison bourgeoise visible seulement en façade, de la place de l'église, et sous la balustrade du château de Clermont, était installé le docteur Campos-Huguenet, ancien médecin militaire.

Le second médecin était Mr Laurent Fouilloud-Buyat ; recueillant la clientèle de son père, il occupait la maison natale du Maréchal Dode de la Brunerie, en haut de l'actuelle rue de Verdun. Figure caractéristique de St Geoire : casquette plate, lorgnon, strict et élégant costume trois pièces gris clair, silhouette maigre et droite, démarche rapide.

A la suite de la maison du docteur, une boulangerie-café avec plusieurs occupants successifs, les derniers étant MM. Giroud et Guillaud. Puis l'épicerie de Mme Charpenne, jusqu'au début des années 70 ; enfin, vu côté cuisines, l'hôtel-restaurant Jallamion, devenu l'hôtel du Val d'Ainan, à l'époque de Monsieur Alphonse Varrel, entre 1926 ET 1953.

Son fils Eugène prit la succession jusqu'en 1966. L'hôtel passa ensuite en d'autres mains, avant de revenir à Christian Blusset, gendre d'Eugène, qui en fit "l'Auberge du Val d'Ainan", de 1980 à 1988. Achetée par une société anglaise, gérée pendant deux ans environ par Mr Serge Nicolet, puis fermée pendant deux ans encore, l'Auberge a rouvert ses portes en août 1992, au grand soulagement des Saint Geoiriens, heureux de voir se maintenir cette longue tradition d'hôtellerie et de restauration.

De l'autre côté de la rue, face à l'hôtel, il y a eu quelque temps un bureau de Crédit Agricole et la perception ; il en sera question plus loin. A la suite, la boucherie, dans mon enfance, était tenue par Monsieur Merle Joseph. En plus de la tradition du boeuf gras, dont il est question dans "les fêtes et coutumes religieuses", je garde de lui un autre souvenir. Il élevait quelques vaches dans un pré en bordure de l'Ainan, entre l'abattoir et le moulin. Il allait les traire et pour ramener les bidons de lait, il utilisait deux gros chiens danois qui tiraient un charreton à leur taille ; bien sûr que cet attelage ne passait pas inaperçu, aussi bien que le nom bizarre des deux animaux : Halifax et Kalendouze (je ne garantis pas l'orthographe). Un jour, ils faillirent dévorer le petit chien du notaire, on frôla le drame. A Monsieur Merle succédèrent Pierre Bouvier, Michel Buthion, puis (jusqu'en octobre 1993) Michel Bouvier (sans lien de parenté avec Pierre). La boucherie est finalement la seule activité qui a "tenu le coup" dans cette rue courte et abrupte mais autrefois très vivante.

Derrière la boucherie, dans l'impasse, la maison à l'enseigne "le vieux logis" a été longtemps celle de l'entreprise Elia. Le fondateur, Emile Elia, venu de Suisse à l'âge de 16 ans, était plâtrier-peintre. Son affaire a pris de l'extension et plusieurs de ses descendants -à la troisième génération- maintiennent la tradition du bâtiment, comme peintre, entrepreneur ou agent immobilier.

Quittons un moment le haut du bourg pour aller en direction du Roulet. Sur la droite de la route après le Pont du Versoud, à l'emplacement de la petite villa, il y avait l'atelier de plomberie-zinguerie -on disait alors ferblanterie- de "Mile" Roche (éminent joueur de boules...). Lui faisant suite, les bâtiments de la menuiserie Berger furent d'abord une scierie, exploitée par Monsieur Muret, plus tard boulanger, puis par Aimé Alloucherie, dit "Mémé la Pauche" (Alloucherie suggérait : la louche, en patois "la pauche"). Personnage pittoresque, nous dirions maintenant un tantinet "marginal", il émigra en Haute Provence où je l'ai revu dans les années 60, vendant des cravates sur le marché de Nyons et des environs, tandis que sa femme tenait un café à Vaison la Romaine, où il est enterré ainsi que ses parents. Certains d'entre nous ont connu Mme Alloucherie qui faisait la classe maternelle à Saint Geoire, précisément dans les années 30.

Dans le haut du Roulet, Jean-Marie Jayet installa au début de la seconde guerre un atelier de fabrication de ressorts ; la société JMJ employait à cette époque une dizaine d'ouvriers. Très ingénieux, il avait monté lui-même sa première machine à partir du mécanisme... d'une vieille écrémeuse ! A sa retraite, il plaça sa femme comme gérante. Puis l'entreprise passa à un artisan de Cluses, lui aussi fabricant de ressorts, et la fermeture définitive ne date que de 1988 (décembre).

Retour au niveau du Versoud, côté route de Voiron. L'avant-dernière maison à droite (actuellement maison Bourgarit) a été l'hôtel-restaurant Beauséjour, acheté en 1925 par François Jallamion à Mr Bernerd, son beau-frère. Il y eut deux autres restaurateurs, puis en 1937, Me et Mme Lombard. Celle-ci était surnommée "la mère Pon Tieu" : d'origine alsacienne, elle prononçait à l'allemande son juron favori. Après eux, Lino Biancetto, plus connu sous le nom de Line ; italien, il repartit... assez précipitamment au pays au moment de la guerre de 39-40. Les derniers "patrons" furent Mr et Mme Raymond, et le café-restaurant fut fermé en 1944.

De ce même côté de la route, la dernière installation avant l'actuelle gendarmerie était, entre 1933 et 1955, la laiterie-porcherie Gaillard. Activité modèle, mais haut-lieu de cris et d'odeurs caractéristiques... La création de la laiterie remontait à 1919 par Mr Poncet de Marcilloles. Mr Gaillard la revendit à son tour à la Société Fawer qui l'exploita jusqu'à sa fermeture en 1970.

Enfin, un peu plus loin, aux Rieux, était installée la scierie Cuchet, qui fabriquait des brouettes, des échelles et, m'a dit un ancien ouvrier, jusqu'à 5000 paires de "bois de galoches" par mois. Elle fournissait aussi du bois de chauffage, du "petit bois" d'allumage provenant des tombées du sciage. C'était Jean Gobatto qui, avec le tombereau de "Dophe" Delphin, l'apportait dans les ménages. Tout le monde avait alors son poêle à bois et à charbon, moyen commode pour détruire quantité d'ordures ménagères. L'entreprise s'est arrêtée en 1961 et après une longue interruption, les locaux aménagés abritent maintenant l'atelier de mécanique de Monsieur Bonnamy.

Revenons au "centre ville", en prenant au passage les deux maisons encadrant la salle municipale. La première a été celle d'un notaire, Monsieur Emery. Après lui, sa fille, Madame Lafuma, y plaça comme locataires et gardiennes les demoiselles Gauthier, toutes deux couturières. La deuxième maison, que l'on appelait la maison Heppe, et qui est maintenant la poste, fut celle du jeune Docteur Enjolras, à la fin de l'occupation (1944) et jusqu'en 1952-53. A cette époque, Saint Geoire avait sans doute pour la première fois, trois médecins, les docteurs Enjolras, Fouilloud-Buyat et Boudou; ce dernier, bourru mais efficace, a laissé un souvenir marquant dans la mémoire de ceux qui l'ont connu.

Rentrons dans Saint Geoire-Bourg. Chaque entrée, à une exception près, a été, dans les années 30, celle d'un magasin ou d'une activité commerciale ou artisanale.

"Quincaillerie", annonce toujours l'enseigne de la première maison après la boucherie. Les volets sont clos depuis une quinzaine d'années. Madame Vincent, jusqu'à un âge avancé, a continué le commerce après la mort de son mari. Celui-ci en avait fait vraiment, dans ce domaine de la quincaillerie, un "magasin universel", doublé, derrière l'immeuble, d'un atelier où cet habile artisan forgeait, réparait, transformait et même réalisait à la demande du client toute espèce de petit outillage métallique.

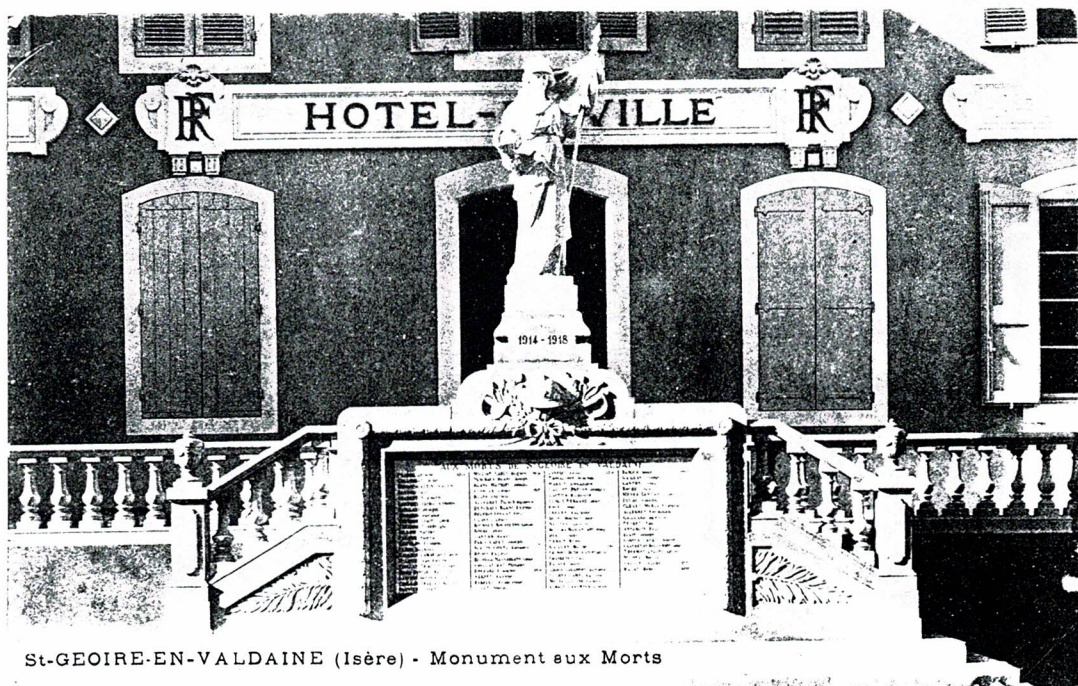
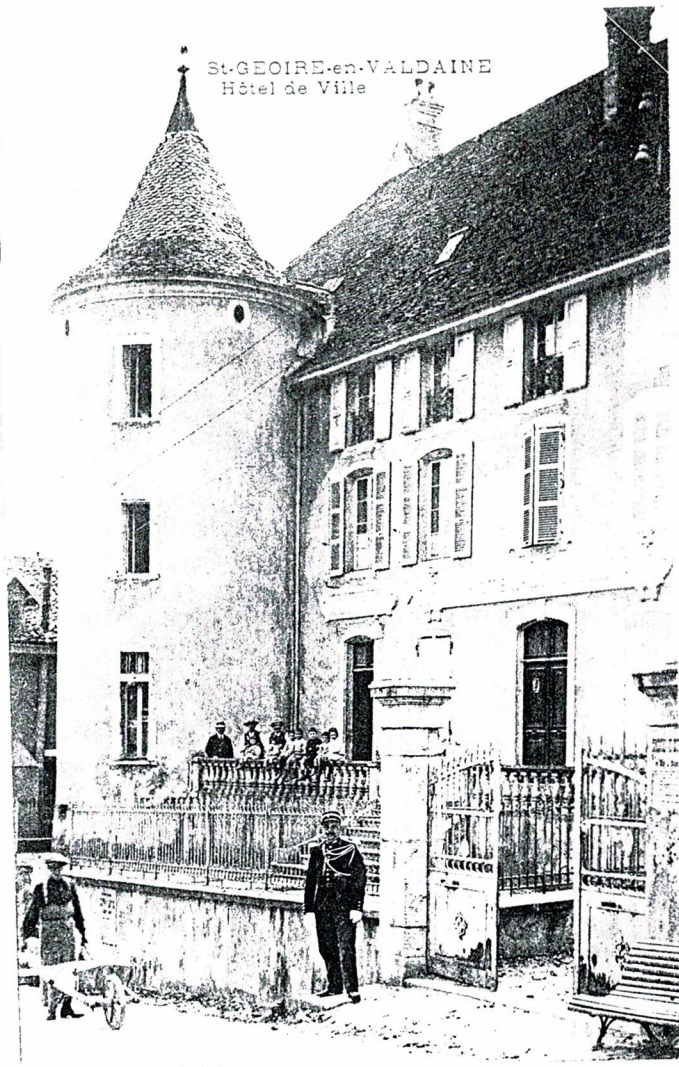
La belle maison suivante, la seule du bourg à avoir quatre balcons sur deux étages, a abrité, au second, un bureau de Contrôle des Tabacs, tenu par Monsieur Delette, et trois commerces au rez-de-chaussée. A gauche, le local du Crédit Agricole du Sud-Est était autrefois le café Gudimard, et Monsieur Gudimard, derrière la maison, avait son atelier de garagiste et de marchand de cycles. Café et garage sont fermés depuis 1968. A droite, Madame Poncet a commencé en 1908 son commerce de mercerie rouennaise -c'est-à-dire toile de Rouen. Plus tard, sa fille Yvette l'a secondée comme modiste, avant d'entreprendre la confection. Madame Poncet prenant sa retraite, son fils Jean, qui travaillait déjà avec elle, a pris le relais en 1946 avec sa femme. Celle-ci devenue veuve, a vendu le fonds en 1985 à Nicole Delphin, qui a arrêté son activité à l'automne 91. Ces 83 ans de commerce continueront-ils à leur tour trouver leur terme ? Oui pour la mercerie-confection. Mais l'activité a repris depuis l'été 93 sous l'enseigne d'un magasin de radio, électricité et appareils ménagers installé par Mr Gaspéroni.

Cette maison Poncet a été construite dans les premières années du siècle sur l'emplacement d'une autre qui était la boulangerie des parents de Madame Poncet. Un four avait été installé au sous-sol et il a été utilisé par Monsieur Muret. Mais le pain était vendu dans la maison voisine. La boulangerie Muret a fonctionné de 1930 à juillet 1945.

Cette maison voisine, c'est aussi celle du café Allier, précédemment café Delphin, son beau-père. Fernand Allier était facteur ; sa femme Marguerite tient toujours vaillamment sa place, malgré ses 87 ans, derrière le "zinc" de ce qui est l'un des trois derniers cafés du bourg, compte-tenu de la fermeture du café Chaize (ex-café Delphin) et de la réouverture du bar à L'Auberge du Val d'Ainan.

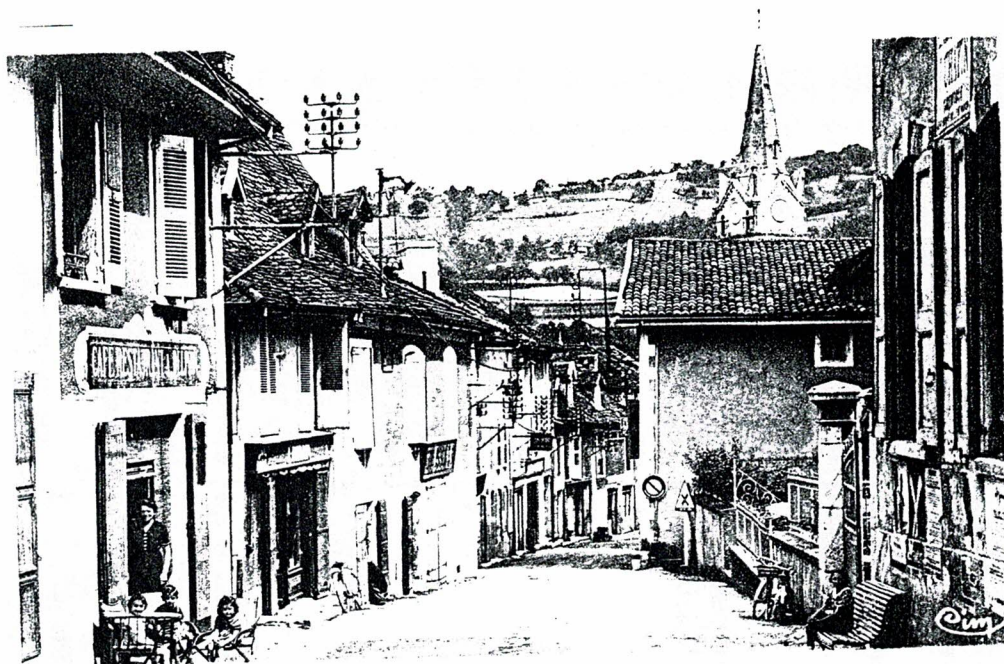
Face à l'hôtel de ville, Mr et Mme Gallin-Martel ont pris la succession de Mademoiselle Simon, qui avait aménagé en libre-service l'épicerie de Mr et Mme Assémat, héritiers de Madame Perrin-Bayard -et nous voilà remontés en quelques secondes aux années 30. La mère Perrin-Bayard... Installée dans l'impasse, abritée durant l'hiver par une guérite, elle "brûlait", elle torréfiait elle-même son café. Oh ! comme cela sentait bon quand, à l'école toute proche, nous sortions dans la cour de récréation ! Notre épicière avait une méthode originale pour transmettre sa commande d'oeufs à Mr Benoit-Cattin de Massieu. Il était "coquetier", ramassait les produits de la ferme (beurre, oeufs, volailles, lapins cabris) et les revendait aux particuliers, aux commerçants -jusqu'à Grenoble même. Comme il passait de bonne heure à St Geoire, Mme Perrin-Bayard mettait la veille sa feuille de commande dans un trou du mur et Mr Benoit-Cattin n'avait plus qu'à prendre connaissance de ce billet doux d'un genre spécial et à déposer les douzaines d'oeufs dans l'impasse avant l'ouverture du magasin.

A côté du libre-service, notre vétéran de la première guerre mondiale, Monsieur Auguste Cleyet-Merle -familièrement appelé Guste Merle, ou encore : le Pépé Guste, nous a quittés au mois de janvier 1992, à 96 ans. Venu du bas du bourg (voir plus loin), de 1939 à 1965, il a été ici cordonnier, recevant la lumière par la fenêtre au ras du sol de la pièce légèrement en contrebas de la route qui était déjà sa cuisine, et face à cet Hôtel de Ville dans lequel il a été, à la sortie des années noires, adjoint de Mr Guillermin (pharmacien), président du Comité de Libération Nationale. Quant à sa femme, elle tenait le magasin de chaussures faisant l'angle de l'immeuble et qui avait été auparavant la boutique d'un tailleur, le père Barral... installé d'abord au Boyet (à la place de la maison de Jacky Buisson) ; sa femme confectionnait des chemises d'homme.



St-GEOIRE-EN-VALDAINE (Isère) - Monument aux Morts

St-GEOIRE-en-VALDAINE -- Le Pavoisement pour
les fêtes du 9 Juillet 1922 - A.M.



Sur cette même façade perpendiculaire à la route, la pharmacie voit se succéder cinq "générations" de pharmaciens, depuis Monsieur Brun-Buisson, bienfaiteur et membre fondateur de l'hôpital, jusqu'aux deux jeunes pharmaciennes actuelles. Mais un lien continu donne aux Saint Geoiriens l'impression que rien ne change : la présence d'Aimé Bouvier. C'est après le drame survenu en 1943 à André Bonnin, alors préparateur de Mr Guillermin, qu'il commença son apprentissage, et depuis lors, il a fait sur place toute sa carrière.

Dans la maison suivante, et jusqu'au printemps 1994, Madame Garcia, coiffeuse, a succédé à Henri Montagnat, successeur lui-même, après avoir été son garçon-coiffeur, de Mr Tivollier. Bel exemple aussi de continuité commerciale. Il y en a d'autres dans cette rue, nous sommes au coeur du village.

Le magasin de fleurs de Madame Mosca occupe ce qui a été autrefois l'unique habitation non commerciale de la rue, l'appartement de Mademoiselle Boffard, dont l'entrée était l'allée de l'ancien cabinet de dentiste de Madame Lebourg (transféré fin 91 à la zone artisanale de la Martinette).

La vitrine et l'entrée de l'appartement de Félix Cavagna correspondent à un magasin de radio-électricité qu'il a occupé à partir de 1945. Avant lui, il y avait là un deuxième tailleur, le père Gaillan ; sans doute bon artisan, mais un jour, à un client se plaignant d'un pantalon "qui tombait mal", il donna cette explication... rassurante : "Ne vous inquiétez pas : dans quelque temps, ça fera le bonnet" - l'écrasement du pli au genou...

La boucherie Carron occupe la place d'une ancienne épicerie, une succursale de ce que l'on n'appelait pas encore une "chaîne" de magasins, la Société Economique d'Alimentation - dont la devise était : "à panier lourd, dépense légère". Les gérants ont été successivement Messieurs Constantin, Vincent et Bouvier (les deux derniers sans rapport avec la quincaillerie et la boucherie du même nom). Mais les plus anciens Saint Geoiriens se souviennent que ce fut, à l'époque de la guerre de 14-18, le Café Marron, que les gens du pays appelaient, avec un respect mêlé d'un peu d'ironie, le "Café des Soyeux", parce que c'était là que se retrouvait le "gratin" de l'industrie de la soie dans la vallée de l'Ainan.

Et nous arrivons à un magasin dont la fermeture relativement récente a attristé tout le monde : celui de Madame Giroud-Capet, qui avait succédé à madame Primard -je ferais mieux de dire : celui de la Nénette succédant à la Zab, décédée en mai 93. Combien de Saint-Geoiriens, combien de touristes ont fréquenté pendant des années ce petit magasin de souvenirs où, du plancher au plafond, on trouvait de tout : bijoux, colifichets, parfums, livres, cartes postales et papeterie, jouets, stylos, réveils et j'en passe. Avant cette petite caverne d'Ali-Baba, il y a eu un autre commerce alléchant, puisque ce local a été celui de la pâtisserie Primard jusqu'en 1932.

Les deux entrées suivantes avant la boulangerie Troille avaient vu disparaître, entre 1931 et 1935, deux de leurs commerces : la mercerie Crapiz (local auparavant occupé par Mademoiselle Rosa Blanc-Mathieu, modiste, qui laissa son commerce quand elle devint Madame Brigard), et l'épicerie de Madame Bandol, qui cessa son activité quelques années avant sa mort ; sa nièce, Mademoiselle Marie Martin, vint s'installer à sa place. On l'appelait la "tricoteuse" ; elle était très certainement la première et la seule à St Geoire à tricoter des bas avec une machine spéciale, dont on entendait en passant le cliquetis caractéristique.

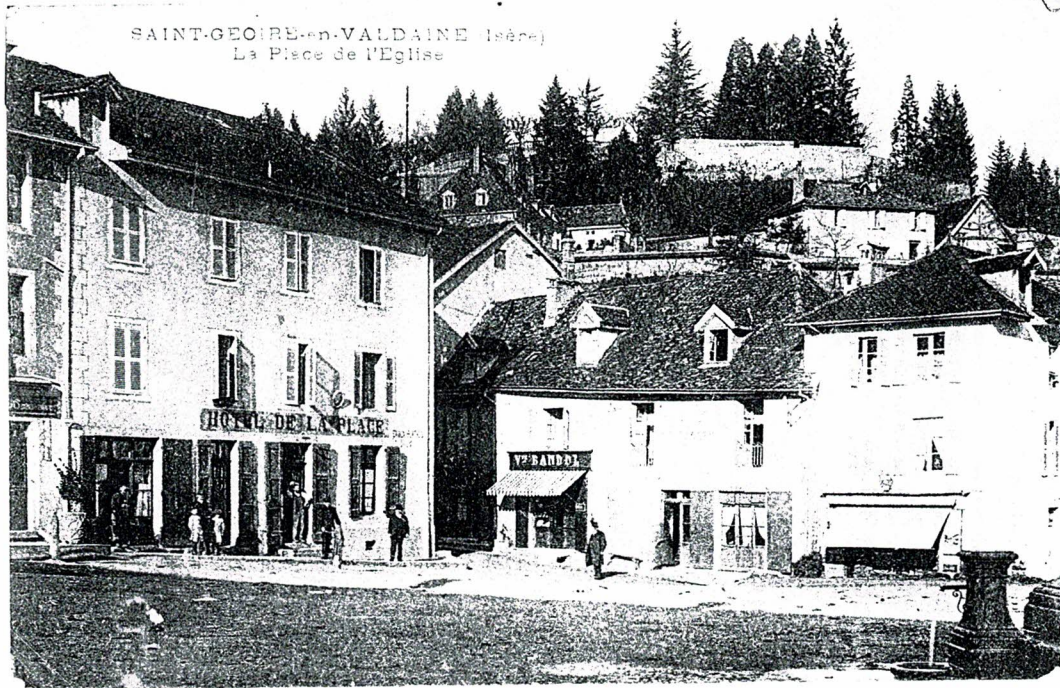
De l'autre côté de la rue, à la suite de l'Hôtel de Ville, "Ric" (Frédéric) Reynaud avait son atelier de menuiserie, qui, après lui, a servi de magasin à Joanny Rousset, électricien -dont le père, Félix, a sans doute été le premier électricien à St Geoire. Le local a ensuite été utilisé comme dépôt et vitrine d'exposition pour le commerce des dames Primard et Giroud-Capet -signe que la petite caverne débordait de richesses... Il a été quelques années de nouveau un magasin de matériel électrique, mais orienté -progrès oblige- vers radio, télévision, hi-fi. *

De la musique à la gourmandise, il n'y a qu'un pas. Nous voici à la pâtisserie, rénovée et embellie encore récemment. En soixante ans, elle a eu quatre occupants successifs : ce sont, en remontant les années, Messieurs Germain, Teillon, Claude Guiboud-Ribaud, et enfin, son père, Jean (lui-même fils du boulanger dont il sera question plus loin). Je dis "Messieurs", mais en fait, dans ce commerce comme dans celui de la boulangerie, on voit surtout les femmes (la chanson ne dit pas : "le boulanger a des écus..") Les anciens Saint-Geoiriens se souviennent certainement de l'une d'elles, Georgette (épouse de Jean), qui avait une forte personnalité.

* Il sert actuellement de dépôt de matériel et de vitrine d'exposition, le magasin lui-même ayant été transféré dans la maison Poncet.



St-GEOIRE-en-VALDAINE — La Place et les fêtes du 9 Juillet 1922 • A.M.



C'est donc Jean Guiboud-Ribaud qui a ouvert ce magasin au début des années 30, après la fermeture de la pâtisserie Primard. Auparavant, cette grande maison était un hôtel, l'hôtel Perrin, que Monsieur Michal-Ladichère acheta afin d'en faire des logements pour ses ouvriers.

Dernier immeuble avant la place : à l'angle de la petite rue, il y avait une deuxième quincaillerie, tenue par Joseph Cathaud, (qui était aussi marchand de cycles) ; il a eu deux successeurs, Messieurs Déras et Mazuir. Puis le magasin, après une interruption, a été transformé en salon de coiffure, tenu successivement par Mme Brigard, puis par sa fille Pascale, avant de devenir le salon "Chris".

Entre pâtisserie et quincaillerie, au fond de cette même petite rue, on trouvait le café du Père Gallien. Mal placé ? Non. Tous les petits cafés d'autrefois avaient leur clientèle. Et ce Père Gallien était en même temps... cordonnier.

A droite du café, et donc aussi derrière la pâtisserie, se trouvaient encore -et se trouvent toujours- les entrepôts de l'épicerie Chamard-Boudet. Comme Madame Perrin-Bayard, Monsieur Boudet lui aussi torréfiait son café : assis devant son brûloir, il tournait et tournait patiemment la manivelle qui portait la boule creuse et percée où le café peu à peu passait du vert au brun luisant -et tout le quartier en était parfumé.

Faisons maintenant le tour de la Place de l'Eglise, en partant précisément de ce qui a été le Café de la Place, devenu à l'automne 1992 le Casino. Il était tenu par François Delphin et sa femme. Son originalité, c'était son billard. La grande table au tapis vert, entre la hure de sanglier au-dessus de la porte de la cuisine et le ratelier de "queues" accroché au mur opposé, trônait au milieu de la salle, prenant la place d'une dizaine de clients ! Il faut croire que les consommations des joueurs compensaient cette perte. Autre compensation : à l'époque, la plupart des propriétaires de cafés entretenaient un jeu de boules (en fait, deux jeux, juxtaposés). On ne jouait pas à la pétanque mais à "la longue", à la Lyonnaise... sur des terrains soigneusement délimités, sablés et nivelés. Ces jeux assuraient une clientèle fidèle aux cafetiers ; ceux-ci prêtaient même des boules aux joueurs qui les choisissaient sur un rayonnage installé dans un coin du café. C'étaient alors des boules à clous (une sphère de bois "blindée" de clous à tête ronde). Les premiers joueurs fortunés qui s'achetèrent des "intégrales" n'étaient pas peu fiers. Le cafetier livrait sur place les boissons.

Et le récit des exploits (quelqu'un n'a-t-il pas dit : "un carreau parfait est un miracle de balistique" ?...), aux derniers verres bus au café après la partie, égalait sans doute ceux des chasseurs, dont les meilleurs "fusils" venaient aussi se désaltérer autour des tables. En l'absence d'autres distractions, les cafés, plus nombreux que de nos jours dans les villages, étaient des lieux de rencontre privilégiés (il y en eut jusqu'à vingt de Plampalais à la Gaieté, dont la moitié avec des jeux de boules).

A côté du café (local de la Caisse d'Epargne), il y a eu successivement trois commerces : le magasin de tissus de Monsieur Romain Boffard, puis une épicerie, succursale de l'Etoile des Alpes, tenue par Madame Guétat, mais qui a peu duré ; et enfin, quelques années après, un magasin de cycles, vélos et motos, avec Monsieur Tivollier (fils du coiffeur). Peut-on à son sujet citer deux anecdotes ? Dans son enfance, il grimpa, dit-on, en haut du clocher en utilisant le câble du paratonnerre... Plus tard, devenu aviateur, il lui arriva de passer au-dessus de St Geoire en rase-mottes... Ces exploits n'ont sans doute pas été étrangers à sa popularité auprès de ses jeunes clients.

L'immeuble suivant, qui termine ce premier côté de la place, était occupé au début des années 30 par une dame très "bon chic bon genre", Madame Pilloud, veuve d'un capitaine de cavalerie. Cet immeuble est devenu vers 1935 la propriété de Joseph Anselmetto, plâtrier-peintre à la Gaieté. Son fils Dominique se maria, prit la direction de l'entreprise de plâtrerie-peinture et vint s'installer dans la maison nouvellement acquise. Il fit bâtir dans cet angle du deuxième côté de la place un entrepôt-garage avec habitation à l'étage. Dominique travailla d'abord comme son père en équipe familiale avec ses deux frères, ses deux oncles (l'un d'eux était mon père) et aussi sa soeur (voir l'article : "souvenirs de mon quartier, la Gaieté). Ils furent remplacés peu à peu par d'autres ouvriers. L'entreprise a cessé en 1974-75.

Disparus également, et dès avant la seconde guerre mondiale, la petite agence de la Banque Charpenay, et quelques années plus tard, le magasin qui lui succéda, situé à l'angle droit du grand corps de bâtiment formant toute la seconde façade de la place ; dans ce magasin, Monsieur Ailloud réparait et vendait des poêles à bois et à charbon.

St-GEOIRE-en-VALDAINE — Le Bourg



St-GEOIRE-en-VALDAINE (Isère). - La Place



Perrin, Tabacs, St-Geoire-en-Valdaine (Isère)

St-GEOIRE-en-VALDAINE (Isère) — Place de l'Eglise



Ed. M. Perrin, Tabac

Au-dessus du garage actuel - toute cette partie d'immeuble a été rénovée- habitait celle que l'on appelait familièrement "la Tatie Garampon". C'était une demoiselle courte et ronde, toujours coiffée d'un béret, et d'autant plus connue qu'elle était couturière à domicile. Très fine ouvrière, pour les "grands mariages" elle habillait les femmes de la noce. Mais les journées de travail étaient coupées de pauses-café, et agrémentées de conversations au cours desquelles la Tatie colportait les ragots du village, si bien que le jour du mariage, il arriva une fois que la fine couturière, prise par le temps, vit partir à la cérémonie sa cliente avec une robe simplement à moitié fautilée.

A sa suite, et au rez-de-chaussée, il y a eu à partir de 1932-34, le salon de coiffure de Madame Joséphine Rousset - pour tout le monde "la Fifine" (décédée en mai 1993). Il a déjà été question de son mari et de son beau-père, tous deux électriciens ; son fils avait maintenu la tradition en y ajoutant la forme plus moderne du chauffage électrique.

Son appartement, reconnaissable au perron de trois marches, occupe l'emplacement de l'ancien bureau de tabac de St Geoire, tenu par Madame Perrin - la tabaquine, ou encore : la mère Perrin tabac, pour la distinguer de l'épicière. C'était une femme courte et un peu trapue ; on aimait bien aller chez elle ; elle était drôle et n'engendrait pas la mélancolie. Quand avec son franc-parler bien connu, elle avait lâché quelque blague, elle terminait en s'esclaffant : "Riez ! Mais riez donc !". Le débit de tabac étant en même temps bureau d'enregistrement, elle utilisait pour l'aider dans ses écritures les services de Jean Baruy. Sérieusement handicapé par une paralysie déformante d'un bras et d'une jambe, il claudiquait péniblement en s'appuyant sur sa canne ; mais ses misères ne l'empêchaient pas d'avoir lui aussi l'esprit blagueur et la langue bien pendue.

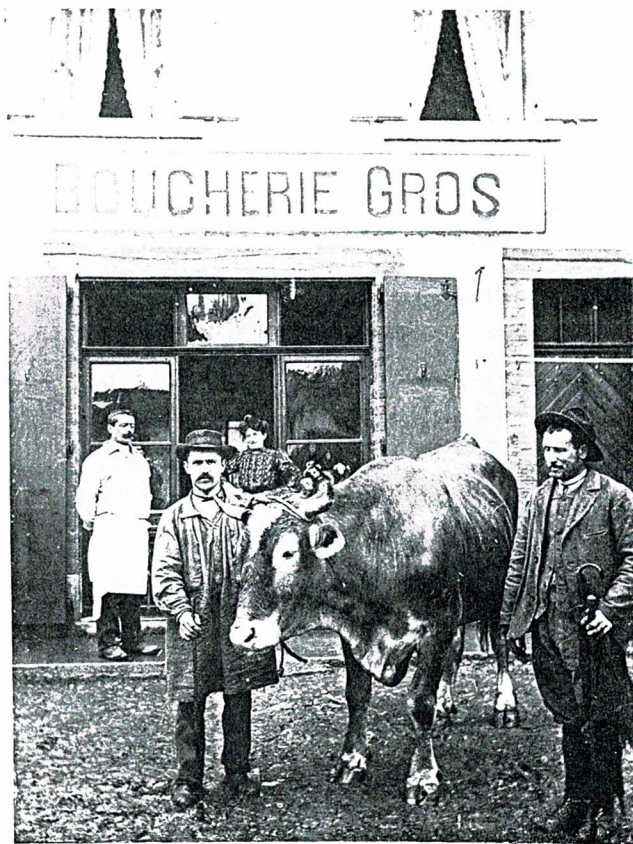
A côté du bureau de tabac, une deuxième boucherie, la boucherie Gros, tenue ensuite par Mr et Mme Rolland, avant de passer en 1938 à Mr et Mme Billiémaz, qui ont pris leur retraite sur place et fermé le magasin en 1979. A leur droite, le Casino avait ouvert ses portes en octobre 1930, avec Mr et Mme Morel, remplacés en 48 par Mr et Mme Vallin, jusqu'en 1971. Transformé depuis plusieurs années en libre-service, c'était une des multiples succursales de la plus importante société d'alimentation du Centre et du Sud-Est de la France, fondée par Geoffroy Guichard, le "père" du stade Geoffroy Guichard de St Etienne, bien connu des amateurs de foot-ball.

La devise de la maison était d'ailleurs ambitieuse : "Je suis partout, je vends de tout". Le montant de chaque achat était inscrit sur un "carnet boni" individuel ; les achats du mardi donnaient droit à double ticket ; à la fin de chaque mois, le gérant faisait le total. A raison d'un ticket par franc, le client (qui d'autre part découpait des tickets sur certains produits) se faisait une réserve qu'il échangeait contre toutes sortes de primes. Avec ce système, certaines familles se sont littéralement équipées en vaisselle, lingerie et autres objets usuels. Cette pratique du ticket-prime, utilisée aussi par d'autres sociétés, a été officiellement supprimée depuis un certain nombre d'années.

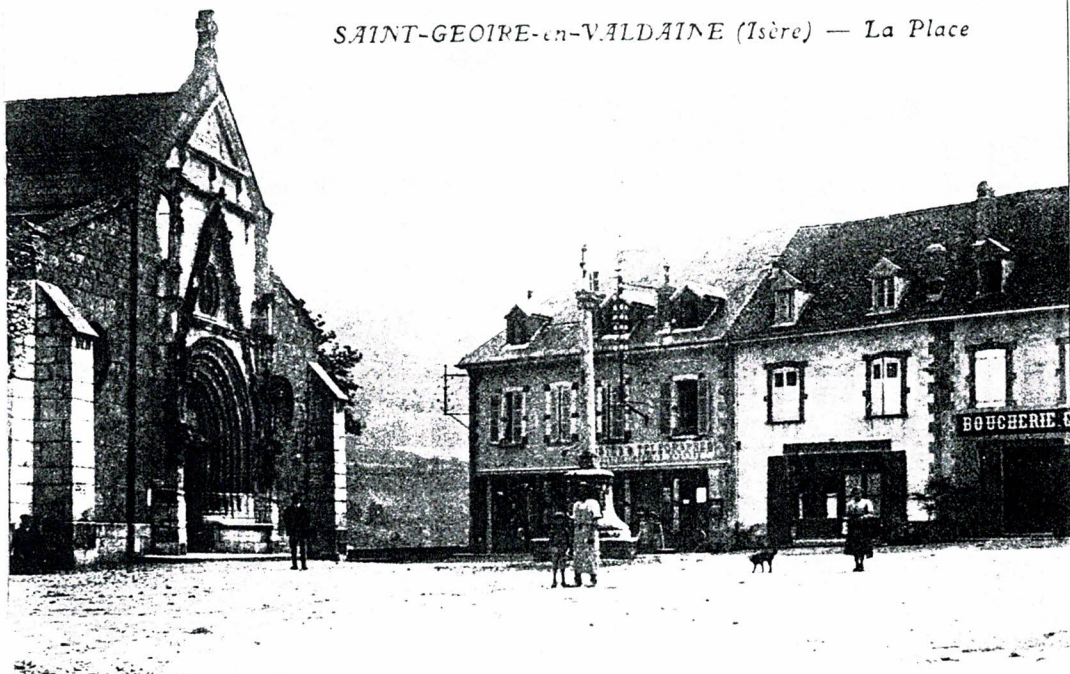
Là où il y a maintenant le Crédit Agricole, c'était le bureau de poste, avec comme receveur Monsieur Rivoire, puis Monsieur Gueydon et enfin Mademoiselle Lacroix. C'était encore le temps des facteurs en pélerine et képi, avec grand sac de cuir et bicyclette, et celui des demoiselles des Postes casquées et manipulant avec dextérité les fiches d'appel téléphonique devant leur standard.

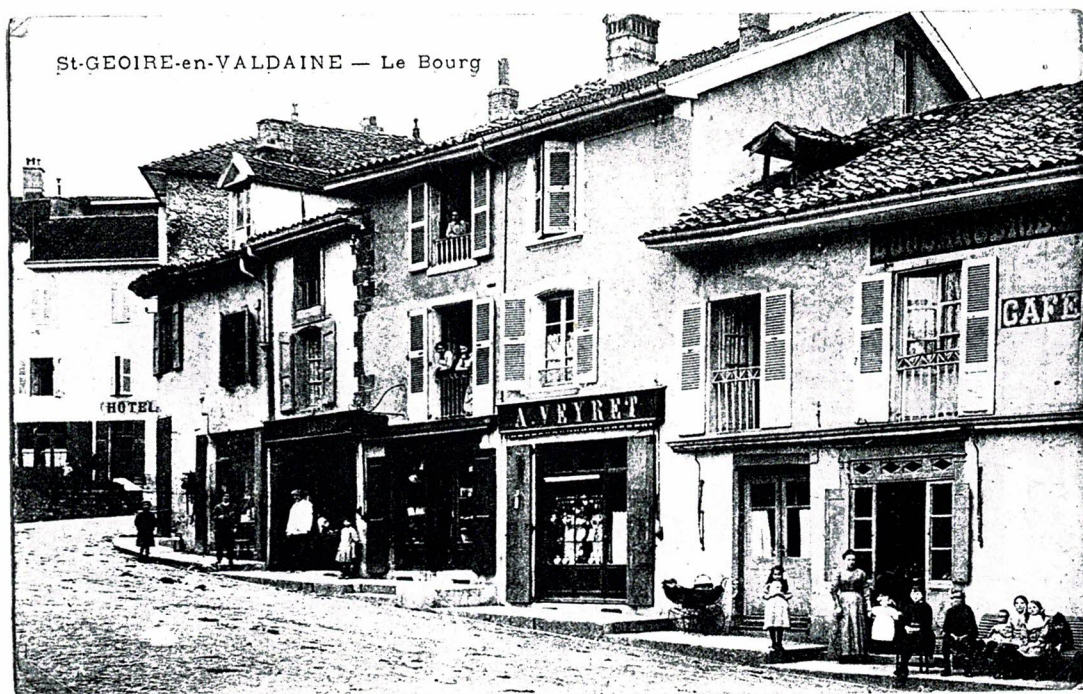
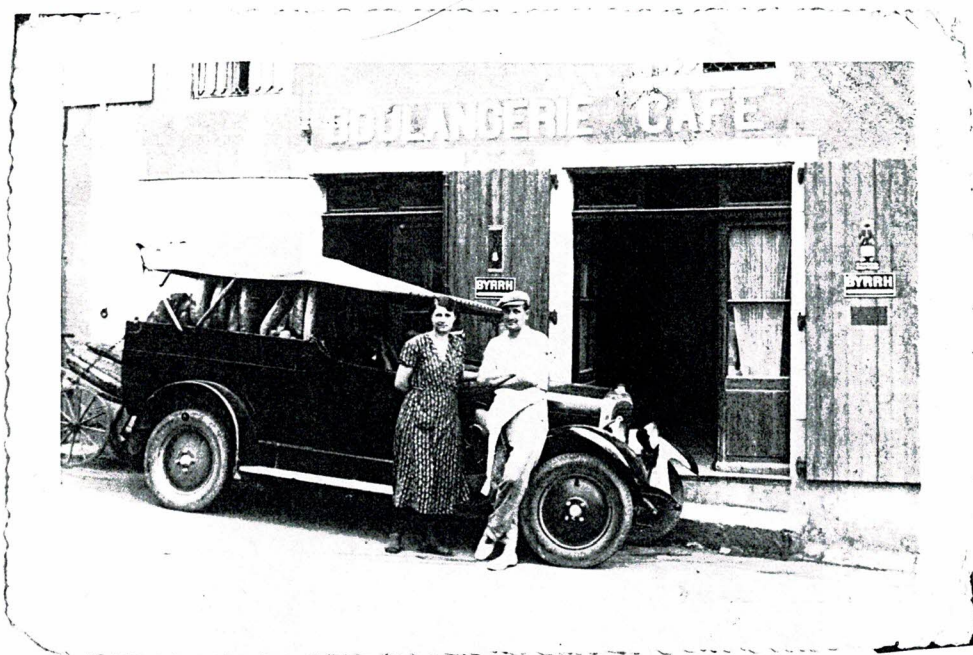
Le dernier commerce près des jeux de boules et de leurs vieux platanes, était le magasin de modiste (et d'accessoires funéraires) de Madame Crébier. Après elle, sa belle-fille tint quelques années un salon de coiffure ; son fils Raymond, sculpteur sur bois, y exposa ses travaux et en fit son magasin de vente ; son atelier était au sous-sol -en fait, un rez-de-chaussée, comme toutes les installations de même niveau, de ce côté de la place qui domine les jardins -ou ce qu'il en reste. Enfin, après la mort de Madame Perrin, ils prirent en charge le débit de tabac, complétant leur commerce par la vente de souvenirs et bibelots, comme Madame Primard.

Reprenons la descente de la rue, pour trouver l'unique boulangerie qui subsiste à St Geoire. Elle a vu se succéder une demi-douzaine de boulangers-cafetiers, mais les Saint-Geoiriens d'un âge certain se souviennent du père "Glode" (Claude) Guiboud-Ribaud -qui pétrissait encore à 84 ans- et de sa femme Françoise, puis de leur fils Louis et de sa femme Rosa. Cette génération de boulangers a été la dernière à brasser à la main la pâte dans le pétrin et à cuire le pain jusqu'en 1957 au feu de bois -ces fagots de branchages que les paysans fournissaient tout au long de l'année, par centaines, contribuant ainsi tout naturellement au nettoyage et à l'entretien des forêts.



SAINTE-GEORGES-en-VALDAINE (Isère) — La Place





La boulangerie, l'épicerie (et depuis 1980 débit de tabac) Chamard-Boudet, et le magasin de chaussures, tous trois en place avant 1930, donnaient à cette partie de la rue la marque d'un temps immobile. La marchande de chaussures, Madame Chollat-Namy avait pris la succession de sa tante, Madame Gauthier, dont le mari Henri avait succédé à son père, Benoit Gauthier ; tous deux étaient aussi cordonniers. Il n'y a plus de cordonniers à Saint Geoire : les chaussures, comme les Kleenex, après usage, ça se jette... Et voilà que Madame Chollat elle-même a vendu son fonds de commerce, qui est devenu le nouveau salon de coiffure de Madame Garcia.

Continuons la descente. Une partie de l'étude de notaire a pris la place de la vitrine et de l'atelier de Monsieur Joseph Chollat-Boteville : c'est le quatrième local que nous rencontrons, consacré au commerce de la bicyclette, véhicule bon enfant, silencieux et tranquille, au rythme d'une époque qui n'était pas encore trop trépidante. Il y avait pourtant déjà quelques pétaradantes Terrot ou Monnet-Goyon, des noms bien de chez nous, n'est-ce pas ?

La deuxième partie de l'étude du notaire a une histoire un peu compliquée : elle abrita d'abord la perception, transférée vers 1935 en face de l'hôtel Varrel et de l'épicerie Charpenne. Dans le local ainsi libéré, un dentiste, Monsieur Prudhon, aménagea son cabinet pour des permanences qu'il assurait chaque mardi, jour de marché. L'installation ne pouvait qu'être assez sommaire. (A ce propos, je me souviens qu'un autre dentiste a aussi tenu des permanences quelque temps, précisément à l'hôtel Varrel, au tout début des années 30, et que le patient était tout bonnement assis... sur un fauteuil Voltaire). Ensuite Madame Carmen Chollat, belle-fille de Monsieur Chollat-Boteville, s'y installa comme couturière et marchande de tissus. Puis ce fut une crèmerie (Chollat-Rat et Vialle), remplacée ensuite par l'horlogerie Noussant tandis que la crèmerie allait s'installer deux magasins plus bas, à la place de Monsieur Noussant. Vous vous y perdez ? Ça ne fait rien, notez simplement que cette instabilité (qui déborde largement l'année 1945) est en même temps la marque d'une certaine vitalité commerciale.

Magasin suivant : Gérard Chollat, traiteur (décédé en mars 1994). Il occupe l'emplacement de la charcuterie de son grand-père, Jean-Louis Chollat-Rat, qui fut la plus achalandée de Saint Geoire. Le fils de Jean-Louis, René, et son autre petit-fils, Jean-Claude, continuèrent son commerce, mais l'activité de la charcuterie s'est transportée progressivement à Plampalais - où Monsieur Borja a repris l'affaire comme traiteur. Il n'y a donc plus de charcutier à St Geoire, mais deux bouchers-charcutiers.

Les assurances Drevon-Gaud, c'était dans notre jeunesse le magasin de "la Jeanne" Giroud avec sa papeterie, ses missels, ses chapelets, ses "images saintes", tout un étalage attirant et mystérieux offert, comme une annexe de l'église, à nos yeux ingénus..

Il y a ensuite un local inoccupé (récemment racheté). C'était autrefois l'horlogerie Veyret (après lui, nous venons de le voir, tour à tour horlogerie Noussant et crèmerie Vialle). Monsieur Veyret travaillait sous les yeux des passants, derrière sa vitrine ; coiffé de son petit béret rond, une loupe encastrée dans l'orbite, il fouillait les entrailles des montres et des réveils, dans le tic-tac innombrable des pendules et des cartels accrochés aux murs.

L'entrée de l'appartement de Madame Béthoux et le café de Nicole Budillon-Rabatel correspondent à ce qui était la cuisine et la boulangerie-café Bonnin. La boulangerie a fermé depuis longtemps, le café s'est maintenu, devenant aussi restaurant, animé pendant de nombreuses années par "Dophe", qui était maquignon et marchand de bois et charbon, et Maria Delphin, parents de Nicole, qui a abandonné la restauration.

Le reste de la rue, à la suite du café et du même côté, est maintenant sans aucune activité. Il y avait autrefois, face à l'extrémité du garage, un artisan dont le métier était associé au travail des usines de soierie : Monsieur Bourdet était peignier, c'est-à-dire qu'il contrôlait et rectifiait, à domicile, les "peignes", éléments du métier à tisser dont le rôle est de plaquer le nouveau fil contre le précédent.

Le commerce suivant (local racheté par Mr Perrin) était la charcuterie de Monsieur Aimé Giroud. Elle avait commencé avec son père en 1875 ; lui-même la fit valoir à son tour. Après sa mort prématurée, sa femme continua pendant trois ans, aidée par son beau-père, qui avait dû prendre la relève de son fils. Cela dura jusqu'en 1930, et après une courte gérance d'un an, le magasin fut fermé définitivement.

La maison suivante, à l'entrée de l'impasse, était la menuiserie Giroud, le père (Narcisse), puis les deux fils, Camille et Lucien, relayés ensuite par Narcisse, le petit-fils. C'est Lucien et son père qui ont exécuté, au début du siècle, le beau travail d'ébénisterie qui, au seuil du chœur de l'église, à gauche sous le crucifix, entoure le grand médaillon blanc représentant la remise du Rosaire par la Vierge à Saint Dominique.



SAINTE-GEOIRE-en-VALDAINE (I-27c) - Le Bourg


COMBIER J.P. MACON

St-GEOIRE-en-VALDAINE - Bas du Bourg



Dans le tournant, en contrebas de la route, l'atelier de maréchal-ferrant de Pierre Meunier voyait défiler boeufs de labour et chevaux de trait, tandis que sa forge répandait dans le quartier des odeurs de corne brûlée. Quand il avait ferré les chevaux de Joseph Drevon de Champet, il leur donnait une bonne claque sur la croupe, et les deux bêtes redescendaient seules. Inutile de vous dire que les gamines comme moi se sauvaient quand elles les entendaient.

Après Pierre Meunier, Maurice Anselmetto, qui avait en 1938 racheté le fonds de "Mile" Roche au Roulet, reprit les locaux, propriété de ses parents, et en fit son atelier de plombier-zingueur, précédemment installé à quelques mètres de là, derrière la maison d'André Brestaz. A côté de Pierre Meunier vivait (avec son mari Louis, ouvrier chez son frère Joseph, puis son neveu Dominique Anselmetto, plâtriers-peintres), ma tante Marie Anselmetto qui était couturière.

Dans la maison de Mademoiselle Betty, au premier étage, Madame Marie Burlet-Parentel a exercé deux activités fort différentes. Elle vendait des parapluies "Revel" et des galoches montées à Lyon par Joseph Massot (frère de Lucien Massot père, fondateur de la scierie des Rieux) ; une petite vitrine exposait sa marchandise, mais il n'y avait pas de magasin proprement dit. D'autre part, c'est elle qui a tenu la première agence à St Geoire du Crédit Agricole. Pas de bureau spécial non plus : une table dans sa salle à manger, et quelques registres pour inscrire les opérations de dépôt d'argent et de demandes de prêt -qui étaient examinés par une commission de paysans qu'elle réunissait chez elle. Cette agence se transporta ensuite dans le local situé près de la boucherie Bouvier, et qui fut, au moment de la guerre et de l'occupation, la perception.

Attenant à la maison Betty, celle de Monsieur Claudius Thermoz. Après avoir été un temps chauffeur de la SAMILA (société anonyme Michal-Ladichère), il fut, à partir de 1935, matelassier comme son beau-père, Monsieur Pierretton, dont le premier métier avait été galocher, c'est-à-dire monteur de galoches, la chaussure sonore et peu coûteuse, intermédiaire entre le sabot de bois et le brodequin de cuir. Ne souriez pas : les galoches des écoliers de 1930, c'étaient les baskets des enfants de maintenant... Quant au matelassier, il travaillait à domicile, et au grand air : il lui fallait de la place pour installer sa cardeuse qui "débourrait" et assouplissait entre ses pointes métalliques la laine des matelas tassés par l'usage ; et aussi pour dresser sur des chevalets le cadre de bois sur lequel, à l'aide d'une forte aiguille recourbée,

il cousait le nouveau matelas et donnait forme à la laine emprisonnée entre les deux toiles. C'était lui aussi qui remplaçait les ressorts avachis des sommiers en bois et retendait le treillage compliqué des cordes qui les maintenaient en place. Une grande partie de ces travaux se faisait à l'extérieur, et c'était un spectacle qui excitait évidemment la curiosité aussi bien des grandes personnes que des gamins. Et maintenant ? Maintenant, le matelassier se fait rare car chacun peut réclamer : "Je veux mon Epéda !".

De ce côté-ci de la route, dont une partie assez longue est occupée par le mur de la propriété Dugueyt, il n'y a plus d'activité commerciale ou artisanale avant la Gaieté -mis à part les entrepôts Brestaz, qui, lorsqu'ils étaient encore locaux d'habitation, abritèrent Madame Lucie Roche, chapelière et contremaîtresse à l'usine de la Martinette. Mais on peut tout de même rappeler ici le souvenir de trois personnes dont la fonction à l'époque avait son petit prestige : au rez-de-chaussée de la maison Betty, Monsieur Henri Charreton, chauffeur particulier de Monsieur et Madame Michal-Ladichère, dont les limousines marron pour lui, bleu ciel pour elle, ne passaient pas inaperçues ; Monsieur Doucet, chauffeur de la famille Dugueyt, et qui occupait un appartement voisin de celui de Madame Lucie Roche ; enfin, lui aussi attaché à la famille Dugueyt, et vivant dans la maison qu'occupe maintenant son fils Albert, Monsieur Joseph Buisson, qui, pendant de longues années, a été le jardinier et le gardien du château de Cabarot.

Je ne reparle pas ici de la Gaieté, puisqu'il en a déjà été question dans "Souvenirs de mon quartier". Remontons donc le Bourg à partir du croisement de la route et de la déviation. J'ai évoqué dans ces souvenirs Monsieur Henri André, plus connu sous le nom de "père Edme", marchand de chaussures et cordonnier, dans la maison occupée maintenant par les frères Deschaux. Il céda son fonds à Monsieur Auguste Cleyet-Merle, déjà installé comme cordonnier dans l'actuelle maison Giroud, où il y avait également une couturière, Madame Chollat et, pendant la guerre, un huissier Monsieur Cuvier (sa femme, institutrice à Merlas, faisait chaque jour à pied le trajet aller et retour entre son domicile et l'école..)

L'atelier et l'appartement Vercherin correspondent à ce qui a été l'atelier de tonnellerie et le café-dancing de Pierre Martin. Le juke-box du dancing, c'était le "Joriot" (orthographe non garantie), un instrument de musique mécanique remonté à la manivelle et qui, moyennant une pièce de monnaie, jouait les airs célèbres du moment.

Les murs de la petite salle étaient ornés de peintures représentant des couples dansant. Pas besoin de bal organisé ; venait qui voulait quand il voulait. Toute gamine, j'ai accompagné en ce lieu, après la messe ! deux demoiselles de la Gaieté dont la survivante a 90 ans maintenant. Entre autres boissons, la patronne servait du vin blanc chaud sucré ; cela s'appelait "boire la Marquise".

A la place qu'occupe maintenant Madame Policand, il y a eu d'abord la boulangerie-coopérative Vassel.

Après la boulangerie, ce fut l'épicerie de Monsieur et Madame Perrin, "Aux quatre saisons". Lui, on le connaissait surtout sous le nom de "Perrin coin-coin", sobriquet venu du son nasillard et claironnant de la "corne d'appel" de sa camionnette. Il transféra ensuite son magasin trois portes plus loin (maison Gudimard) ; c'est là que débuta à sa suite Monsieur Pernoud, après lequel il n'y eut plus d'épicerie.

Après la première épicerie Perrin s'ouvrit de nouveau une boulangerie, tenue successivement par Alexandre Gros, Monsieur Richard, Monsieur Gazulla et, en dernier lieu avant la fermeture de ce commerce, Robert Gay, tout jeune alors, et qui alla prendre la suite de Louis Guiboud-Ribaud près de la place de l'église, en 1961.

Changeons d'immeuble. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une activité disparue, il faut citer ici, précisément à cause de sa persistance, l'entreprise familiale Brestaz, qui en est à la quatrième génération à faire le commerce traditionnel vin-bois-charbon, à quoi se sont ajoutés gaz et fuel. Avant 1920, l'affaire avait débuté là où est l'épicerie Chamard-Boudet.

Et là où habite André Brestaz se sont succédé, après la fermeture de la charcuterie Giroud, plusieurs charcutiers. Le plus ancien, le plus connu, c'est "Guillermoz" (pas de "Monsieur" ni même de prénom...). Personnage fort en gueule mais sympathique et bon vivant, figure célèbre parmi les Saint-Geoiriens. Il exerça son métier d'abord avec sa femme, puis seul. Duval et Ravel prirent la suite et la charcuterie ferma en 1972.

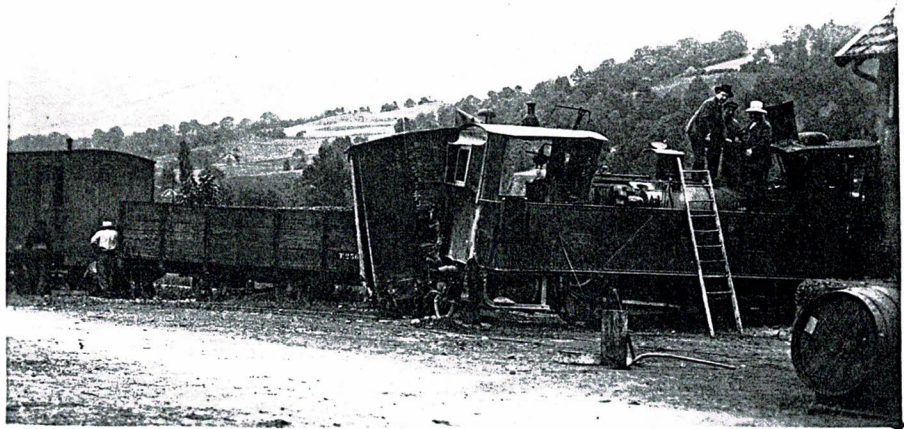
Laissons la maison Gudimard où j'ai signalé précédemment les épiciers Perrin et Pernoud ; nous arrivons ainsi aux commerces qui étaient installés dans le tournant.

Il y avait d'abord (appartement actuel Gauthier) la "tante Henriette" (en fait, c'était la soeur de ma tante Marie la couturière), la "grande Henriette" (pour tout le monde), c'est-à-dire Madame Barruel, qui était mercière ; son mari Alexandre (dont la première femme, Jeanne Drevon avait été modiste) était cordonnier ; il "tapait la semelle" dans un coin de la salle à manger (les salles à manger n'étaient pas encore des "salles de séjour"). A côté, appartement Barrat, un café qui a vu se succéder les familles Parendel (Joseph), Fugier, Giraud, Buisson et Berlioz -ce qui nous amène à la fin des années 60- et il y eut encore un café de moins à St Geoire.

Le garage a été construit en 1928 par Cyrille Buisson (qui vient d'être cité dans la liste des cafetiers ; c'était sa femme qui s'en occupait) et par Joseph Chollat-Boteville (déjà nommé comme commerçant en cycles). A cette époque, les possesseurs de voitures automobiles n'étaient pas encore très nombreux, et le fait que le même mécanicien s'occupait à la fois de bicyclettes et d'automobiles indique peut-être que l'on était à une période de transition entre deux modes de locomotion. L'association Buisson-Chollat dura jusqu'en 1950 ; le premier habita Plampalais et prit une concession de vente de gaz butane, et le second continua quelques années à s'occuper de cycles.

Nous voici maintenant à la grande maison curieusement plantée en contrebas de la route. A l'angle gauche, Jean-Louis Marrel était coiffeur. Les salons de coiffure avaient alors moins de lumières et de nickels que de nos jours ; mais ils ont toujours été, pour les clients attendant leur tour, d'agréables lieux de rencontre ; les coiffeurs s'entendaient d'ailleurs à entretenir la conversation. Et certains d'entre vous se souviennent sans doute que notre "Figaro", après le dernier coup de ciseau, proposait invariablement, en guise de parfum : "Jasmin ou cyclamin ?" Le surnom lui était resté : on allait chez "Jasmin".

A côté, son frère Marcel, qui vit encore au Foyer Logement, était bourrelier-sellier. Métier indispensable à l'époque du transport à cheval. Il travaillait au grand jour et chacun en passant pouvait le regarder à l'ouvrage derrière sa vitre, et profiter de cette "leçon de choses", tandis qu'il réparait selles, colliers et multiples courroies des harnais.



St-GEOIRE-EN-VALDAINE (Isère). — La Gare

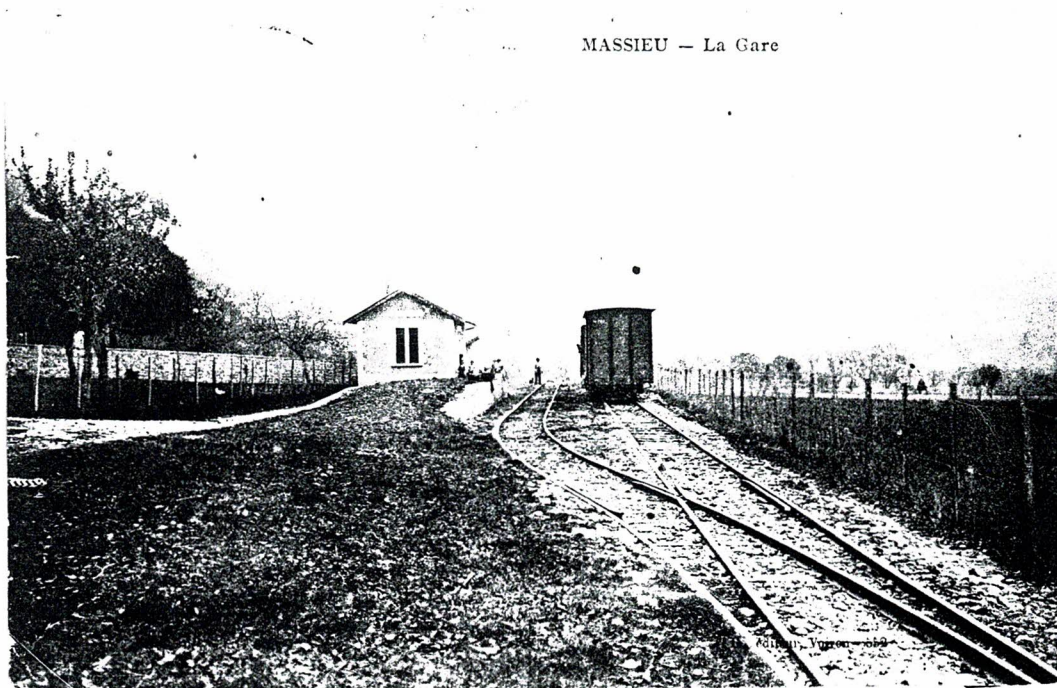


J. Perrin, fabae St-Geoire-en-Valdaine

SAINT-GEOIRE-en-VALDAINE (Isère) – La Gare



MASSIEU – La Gare



Troisième et dernier commerce de cette maison : Madame Barruel était drapière, et sur sa banque, la longue table pour dérouler facilement les coupons d'étoffe, elle mesurait ses tissus à l'aide de l'instrument de la profession, le mètre droit à section carrée.

Dans la maison suivante au fond de la cour vivait celui que l'on désignait d'une seule traite par son nom et sa profession : "Berger banquier". Grand, mince, droit, raide, vêtu de clair, toujours coiffé d'un petit chapeau à bord étroit, le visage lisse et blanc (je croyais que c'était de la poudre de riz...). Je ne l'ai jamais vu sourire ; il faut dire que pour moi son activité, invisible, était grave et mystérieuse.

Un peu plus loin, face à la Cure, la belle et ancienne maison bourgeoise portant le nom de "la Chanoinesse", qui surplombe la route derrière son haut mur de soutènement a été celle de Monsieur Aragon, agent voyer ; c'est le nom que portaient alors les ingénieurs du service vicinal ; ils avaient en charge la construction et l'entretien des chemins.

Cette maison est la dernière du bourg proprement dit, qui renfermait la presque totalité du commerce et de l'artisanat du village. Mais au-delà, la route descend vers un quartier autrefois très actif.

Il y avait d'abord, face à face de part et d'autre de la route (ce sont les frères Gros-Bonnivard qui occupent les lieux de nos jours), à gauche, l'hôtel -et café !- Bernerd, dit hôtel des Tilleuls ; à droite, le café Guérin, séparés l'un de l'autre par ... une voie ferrée. En effet, hôtel et café datent de l'installation du "tram" en 1905 ; la gare était quelques dizaines de mètres plus loin ; après la fermeture de la ligne, vers 1932 ?, elle est devenue, sous la direction des chefs Cogordan et Chevalier, la gare des cars VFD (Voies Ferrées du Dauphiné) ; mais le pittoresque n'y était plus. Ce fut jusqu'au printemps 1994 la perception (depuis cette époque, c'est le cabinet du docteur Fumagalli). Elle avait conservé l'extérieur typique des petites gares de l'époque et il reste encore un morceau de quelques mètres du quai d'embarquement pour témoigner de la première utilisation du bâtiment.

L'animation apportée par le tram se doublait du va-et-vient des ouvriers et ouvrières de l'usine de soierie Duc ; avec les deux usines Michal-Ladichère de la Martinette et de Champet, elle a fait vivre Saint Geoire pendant plusieurs dizaines d'années. Le canal qui alimentait les turbines a été comblé et il ne reste de l'usine elle-même que quelques travées entourées de ronces et de gravats. Est-il interdit de regretter le temps où Monsieur de Franclieu, à l'occasion d'une manifestation officielle, avait utilisé pour qualifier l'activité du Val d'Ainan, cette belle et simple définition : "la jolie vallée qui travaille" ?

Trêve de mélancolie ! Pour terminer ce tour d'horizon, il me reste à évoquer deux métiers dont les représentants, chacun à leur façon, étaient des personnalités dans leur village : celui de notaire ; Maître Perrot avait son étude dans la grande maison derrière la gare, et celui de minotier : le moulin Lanfray, utilisant bien sûr la force de l'Ainan, ronronnait au bord de l'eau, au rythme lent des boeufs tirant les chars où s'empilaient les sacs de grains. Ce n'est plus seulement le meunier qui dort, c'est le moulin lui-même, depuis maintenant près de trente ans.

Métiers d'autrefois, métiers disparus, métiers maintenus, vous participez tous à la vie d'un village. Vous êtes la Vie. Vous êtes la Tradition -et vous êtes l'Avenir.

Adieu, Saint Geoire des années 30 !

Bonjour, SAINT GEOIRE DE TOUJOURS !

Renée & Henri MOREL.

St Geoire en Valdaine

1989 - mai 1994